

soulevée; nous ne garderons pas moins, mes camarades et moi, un souvenir particulier de la simplicité, de la bonne grâce, de la courtoisie parfaite dont a fait preuve notre hôte à cette réception. Je suis frappé surtout de la prédilection dont témoigne, par les plus menus faits, son Altesse pour la France.

Quelqu'un en fait la remarque à haute voix et en prend texte pour rappeler qu'aux plus mauvais jours de la Marne, en 1918, le prince avait affirmé que si les affaires continuaient à tourner mal il abandonnerait le front d'Orient pour renforcer le nôtre de son armée. Loin de démentir l'anecdote, il l'approuve, estimant qu'il n'était pas admissible d'agir d'autre façon.

Il raconte avec émotion sa visite à Verdun, à nos villages dévastés. Puis la conversation redevient souriante et d'ordre général, sans que jamais une demande indiscreète soit rendue possible. L'occasion en naît une minute, par l'allusion que je risque au petit vieillard détenu à Podgoritza, parent de Nicolas.

« Ah, oui, Petrovitch, répondit-il, il est aussi mon cousin; j'ai le plaisir de vous annoncer qu'on l'a remis en liberté ».

Il nous tend les mains et se retire.

Notre bande est sur le point de se disloquer, l'un regagnant Varsovie; d'autres, Berne, Paris